

Comment nous ne sommes plus juifs

Jean-Christophe Attias*

HISTOIRE de deux hommes qui marchaient sur une route [déserte]. L'un des deux tenait une outre d'eau. Si les deux se partageaient l'eau de cette outre, tous deux mourraient. Si un seul en buvait tout le contenu, il pourrait tenir jusqu'au prochain village. Pour Ben Petora, mieux valait que tous deux boivent, que tous deux meurent, et que l'un n'ait pas à voir mourir l'autre. Jusqu'à ce que Rabi Akiba vienne enseigner : « "Que ton frère vive avec toi" (Lévitique 25,36) - Ta vie passe avant celle de ton prochain¹. »

Que vient donc faire là cet antique petit morceau de Talmud ? À quel titre, à quelle fin est-il cité ? Peut-il donc nous aider à éclairer la condition juive contemporaine ? Ou n'est-ce qu'un détour ?

Toute pensée de l'Exil exige le détour, justement. Et c'est bien de cela qu'il s'agira dans ces pages. Non point de revenir sur les effets directs et indirects sur le sol européen de l'aggravation du conflit israélo-palestinien, sur la montée d'un antisémitisme nouveau dont l'origine et la nature demeurent débattues, ni sur l'alarme que les appels répétés du gouvernement d'Ariel Sharon à l'émigration ont provoquée au sein de la communauté juive de France. Questions « d'actualité » face auxquelles l'histoire contemporaine, la sociologie ou la science politique sont sûrement mieux armées que la sagesse rabbinique².

* Directeur d'éludés à l'École pratique des hautes études, titulaire de la chaire de judaïsme rabbinique (VIe-XVIIe siècles). Derniers ouvrages parus : *Les Juifs ont-ils un avenir ?*, 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2002 (avec Esther Benbassa) et *Le Juif et l'Autre*, Cordes, Le Relié, 2002 (avec Esther Benbassa). Le présent article tire sa substance d'une communication intitulée « Vivre l'exil », donnée le 13 juin 2004 au colloque « Situation du judaïsme », organisé à Paris par la Fondation du 2 mars.

1. *Talmud de Babylone, Bava Metsia* 62a. Ben Petora et Rabi Akiba sont des maîtres juifs palestiniens de la fin du I^{er} et du début du II^e siècle.

2. Je partage sans réserve les analyses d'Esther Benbassa dans deux de ses articles les plus récents : « L'urgence de la prudence » (*Libération*, 30 août 2004) et « Juifs de France, des sio-

Pari du détour, donc, et de l'inactualité. On oubliera les Juifs comme êtres sociaux, leur judéité comme conscience de soi. On cherchera ailleurs l'une des racines profondes mais cachées de leur trouble présent, parfois de leur panique. Dans *le judaïsme comme culture*, ou dans ce qu'il en reste, et dont les Juifs eux-mêmes se sentent souvent, quoique confusément, douloureusement exilés. Car c'est bien d'être absents à leur propre culture que me semblent souffrir tant de mes coreligionnaires.

Alors c'est d'un fragment, parmi tant d'autres possibles, de l'antique patrimoine, que je propose à chacun de partir. Et de marcher avec moi sur la « route déserte » de notre identité. Je ne le fais pas en savant. La science dont j'ai fait mon métier repose sur d'autres prémisses, utilise d'autres méthodes et vise d'autres objectifs. Je ne le fais pas non plus comme croyant - ce que je ne suis pas. Ni comme héritier *a priori* légitime d'une tradition vénérable et ininterrompue.

Non, c'est en citoyen juif laïc nourri de culture juive, à la fois critique et fidèle, que je prends la parole. Car la solution du problème que je pose est peut-être déjà dans la manière de l'approcher : dans la prise en main, autonome, libre et volontaire, d'un héritage qui ne saurait rester la chasse gardée de quelque minorité « orthodoxe », religieuse ou laïque, que ce soit.

Du désert et de la soif

Fondamentale duplicité. Elle est en moi, elle est en chacun de nous comme dans le texte. Je suis deux moi-même, comme sont deux les deux voyageurs dont parle le texte. Et comme eux, je traverse un *no man's land*, entre deux terres distantes que je présume hospitalières (deux villages), entre ce que j'ai quitté ou d'où l'on m'a chassé - et ce à quoi j'aspire ou à quoi il me semble retourner. C'est un désert, presque un désert, que je traverse. Le désert, autre nom de l'Exil. Lieu d'égarement et/ou de ressourcement, de faute et/ou d'innocence retrouvée. Mais un désert qui n'est pas « terre désolée », étendue vide, lieu d'un face-à-face exclusif entre moi et mon Dieu ainsi que le fut le désert du Sinaï pour Israël et son Dieu. Si l'Exil est traversée d'un désert, c'est d'un désert peuplé qu'il est la traversée. Désert des nations. « Désert des peuples », dirait Ézéchiél³.

Voici donc à quoi m'invitent, à quoi nous invitent Ben Petora et Rabi Akiba. A évoquer notre monde comme désert, à savoir comme exil, à parler de notre exil en ce monde. Et l'État d'Israël fait partie

nistes sans sionisme » (*Le Monde*, 31 août 2004). Voir également Oren Medicks, « Quelle stratégie contre l'antisémitisme ? », *Le Nouvel Observateur*, 2-8 septembre 2004.

3. Ézéchiél 20,35 : « Et je vous amènerai au désert des peuples... » Voir par exemple comment Isaac Abravanel interprète ce passage chez Jean-Christophe Attias, *Isaac Abravanel, la mémoire et l'espérance*, Paris, Cerf, 1992, p. 237-238.

de ce monde, donc du désert, donc de l'Exil. L'éclatement est partout, la dispersion la règle. Israël n'a pas mis fin à l'Exil, l'Exil demeure son horizon, le non-lieu fascinant de nostalgies non éteintes. Israël, malgré certaines apparences, n'est pas même le cœur d'un monde juif dévotement tourné vers lui. Pas d'ordre inscrit, pas de hiérarchie dans le désert, pas de centre ni de périphérie. Ben Petora et Rabi Akiba m'invitent à parler d'un désert extraordinairement habité, où l'on n'est jamais seul, où l'on est toujours deux, trois, innombrable en fait. Où toujours un frère nous accompagne ou nous rencontre. Ennemi *et* frère, indissociablement. Diaspora/Israël, peuple juif/ nations, peuple israélien/peuple palestinien. Inquiétants partages. Trop rassurants encore pourtant, parce que trop simples. La diaspora, multipolaire, n'est pas une. Ni Israël. Infinie diversité du peuple juif. Et des nations. Du peuple de Palestine. Transversalité des frontières, inévitable porosité aussi, malgré tous les murs. Tout bouge encore quand tout croit rester. Et l'Autre est encore là après qu'on l'a chassé. C'est de ce désert-là et de cet exil-là que Ben Petora et Rabi Akiba m'invitent à parler. D'un désert et d'un exil que, depuis Moïse, nous savons être à la fois lieu de vie et de mort, lieu de sécheresse et d'eau miraculeusement apparue, lieu d'ignorance et de révélation.

La diaspora, notamment française, traverse un désert, mais elle refuse d'en prendre pleinement conscience. Sa soif est intense, peut-être mortelle, mais elle n'a pas conscience de sa soif. Pour bien saisir la nature de la menace qui pèse sur elle, il suffit d'imaginer un scénario que l'on peut considérer comme probable, sinon souhaitable en toutes ses parties. Disparition des derniers survivants du génocide et effritement de la mémoire de la Shoah en tant que substance première de l'identité juive en diaspora. Dilution progressive, avec l'extinction des anciennes générations, de ce judaïsme traditionnel, principalement incarné dans des pratiques familiales, encore vivaces, mais sans doute de moins en moins, dans les milieux juifs nord-africains. Paix entre Israël et la Palestine. Décrue de l'antisémitisme dont on déplore aujourd'hui le regain.

Que nous resterait-il alors, parvenus à cette station nouvelle de notre traversée du désert ? Quelques « intellectuels juifs », certes. Les uns d'autant moins intellectuels qu'ils s'imagineront plus juifs, qu'ils auront conçu leur rôle plus étroitement, qu'ils se seront érigés en porte-parole « légitimes » et en protecteurs idéologiques d'une « communauté » qu'ils auront largement contribué à « inventer », et que l'apaisement au Proche-Orient et le reflux de la « judéophobie », s'ils adviennent, risquent fort de mettre en difficulté. Les autres d'autant moins juifs qu'ils seront plus intellectuels, capables au mieux de citer Hannah Arendt ou Emmanuel Levinas, mais non d'affronter sans médiation l'étrangeté rugueuse des textes de la tradition. Et tout à fait disposés à déléguer sans états d'âme l'accomplissement du devoir clé

de tout Juif, intellectuel ou pas - l'étude de la Torah - à quelque figure emblématique⁴ d'autant plus admirée qu'elle paraît plus exotique et plus « authentique », et d'autant plus louée qu'elle n'est pas imitée...

Que nous restera-t-il encore ? Une diaspora dévitalisée sur le plan linguistique, monolingue, et donc de plus en plus coupée de ses sources - yiddish, judéo-arabes, judéo-espagnoles, araméennes ou hébraïques. Une diaspora largement ignorante en outre de la culture israélienne, et ne pouvant de toute façon en jouir que de l'extérieur, sans jamais être en mesure de la vivre vraiment, c'est-à-dire de l'enrichir. Une diaspora qui n'aura peut-être plus à choisir qu'entre deux voies : l'assimilation progressive ou le basculement dans le fondamentalisme religieux.

Par quoi avons-nous donc failli ? Quelles ont été nos erreurs ? Sans doute de n'avoir pas compris que nous ne pouvions indéfiniment nous abreuver de la seule mémoire de nos morts en oubliant la culture, religieuse et profane, dont ils étaient porteurs. De n'avoir pas voulu comprendre non plus que notre mémoire exacerbée de la Shoah comme conflit de l'Europe avec les Juifs, d'une part, et notre sensibilité extrême au conflit israélo-arabe interprété comme confrontation entre l'Occident et l'Orient, entre le « judéo-christianisme » et l'Islam, d'autre part, nous conduisaient trop souvent à nier ce qui a fait et devrait continuer de faire le fond de l'être juif {et d'ailleurs israélien) : son orientalisme *et* son européanité. Deux dimensions de fait souvent conjuguées dans l'histoire du peuple juif, ainsi qu'en témoignent certaines judéo-langues, lieux de fécondation mutuelle du fonds linguistique européen et de l'ancien bagage sémitique, la richesse de l'héritage scientifique, philosophique et littéraire judéo-gréco-arabe de la période médiévale, ou encore, plus tard, le judaïsme allemand et les rêves andalous du judaïsme d'Europe centrale, palpables jusque dans ses réalisations architecturales. Notre erreur aura été d'avoir été parfois trop tentés de tourner le dos à la France (antisémite et pro-arabe), à l'Europe (exterminatrice et pro-arabe) en même temps qu'à l'Orient (antisémite et potentiellement exterminateur), alors que nous sommes tous, Juifs et Européens, de Bagdad et de Cordoue, pas simplement d'Athènes, de Rome et de Jérusalem. Notre erreur aura été au fond de partager en quelque sorte le rêve sioniste d'autocentrement exclusif. Oubliant la dimension foncièrement cosmopolite de l'être juif, « pour lequel il ne peut y avoir de guérison, d'état de calme stoïque et d'apaisement, de réconciliation utopique même à l'intérieur de lui-même⁵ ».

4. Tel feu Benny Lévy.

5. Edward W. Said, *Freud et le monde extra-européen*, trad. de l'anglais par Philippe Babo, Paris, Le Serpent à plume, 2004, p. 84-85.

Notre erreur aura été enfin de ne pas suffisamment reconnaître que pour attachés et légitimement attachés que nous soyons à Israël, où l'écrasante majorité d'entre nous n'ira sans doute jamais s'installer, il était illusoire d'attendre d'une allégeance aveugle notre salut et le sien. Tendre notre « outre d'eau » à Israël ne sert pas à grand-chose : cela nous prive de l'eau que nous pourrions y boire nous-mêmes, et ne suffira jamais à abreuver Israël...

De l'amour et de la justice

Notre erreur est peut-être d'ignorer ce que veut dire pour nous et aujourd'hui l'enseignement de Rabi Akiba: «"Que ton frère vive avec toi" (Lévitique 25,36) - Ta vie passe avant celle de ton prochain. » Si une vie seulement peut être sauvée, alors bois toute l'eau de l'outre qui est entre tes mains. Tu n'as pas à sauver la vie de ton frère au dépend de la tienne, car il n'est pas écrit dans le Lévitique : « Que ton frère vive à tout prix, même *sans* toi (même si pour cela tu dois mourir toi-même) ! » Cette leçon, pourtant, est double, paradoxale, infiniment exigeante. Car nous savons par une autre source que Rabi Akiba tenait le commandement d'amour du prochain pour un « grand principe de la Torah⁶ ». Comment tenir ensemble le souci de l'autre et le souci de soi ? C'est à cette seule condition d'équilibre que le « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » de Lévitique 19,18 peut être entendu et pratiqué comme un authentique commandement.

Qui est le « prochain » dont on parle ici, tout homme, le prochain juif⁷, le juste seulement, ou même l'ennemi, l'impie et l'idolâtre⁸? Qu'entend-on en l'occurrence par «aimer», s'agit-il simplement de sentiment et, si oui, comment un sentiment peut-il être régi par un commandement ? S'agit-il d'ailleurs d'un commandement positif d'aimer ou, en réalité, d'abord d'une interdiction de nuire⁹? Qu'attend-on de moi, de faire autant d'effort pour le bien d'autrui que j'en fais pour mon bien propre, ou seulement d'apprendre à désirer le bien de l'autre comme je désire mon propre bien, voire d'apprendre à me réjouir du bien de l'autre comme je me réjouirais de mon bien

6. Voir par exemple *Sifra, Kedoshim* 4, 12. Repris par Rashi commentant Lévitique 19, 18.

7. Voir Moïse Maïmonide, *Mishneh Torah, Sefer ha-Mada, Hilkhhot Deot*, 6, 3. Même le commandement d'amour de l'« étranger » prescrit en Lévitique 19, 33-34 et en Deutéronome 10, 19 peut être interprété comme s'appliquant de manière restrictive au prosélyte, soit à l'étranger devenu Israélite (*ibid.* 6, 4). Abraham Ibn Ezra (sur Lévitique 19, 18) s'inscrit en revanche dans une perspective universelle : si je dois aimer mon prochain comme moi-même c'est parce que nous sommes tous deux les créatures d'un même Dieu unique.

8. Voir ainsi Rashbam sur Lévitique 19,18.

9. Selon l'enseignement de Hillel l'Ancien : « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à ton prochain. Voilà toute la Torah » (*Talmud de Babylone, Shabat* 31a).

propre¹⁰? Comment faut-il comprendre «comme toi-même», *plus* que toi-même (jusqu'au sacrifice de toi-même), *autant* que tu t'aimes toi-même, ou autant que tu aimerais que ton prochain t'aime toi-même¹¹ ?

Tous ces débats ont alimenté la réflexion des exégètes anciens et médiévaux de Lévitique 19,18 (« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ») et de Lévitique 25,36 (« Que ton frère vive avec toi ! »). Et si le commandement d'amour du prochain est traditionnellement présenté, depuis Rabi Akiba, comme le cœur de la Loi, son principe fondateur, ce de quoi la Loi tout entière est susceptible d'être déduite, dans le même temps, pourtant, faire de l'amour du prochain lui-même une exigence légale particulière, inscrite dans le texte de la Loi - et pas seulement le principe de la Loi, impose inévitablement d'en fixer les limites. Parce qu'il est indispensable de définir aussi clairement que possible les actions ou les abstentions impliquées par une juste pratique de ce commandement, de préciser à partir de quel moment on peut effectivement considérer que le commandement est observé ou au contraire transgressé, la transgression nécessitant une sanction et/ou un repentir. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de voir plus d'un commentateur interpréter le commandement d'amour moins comme ouverture sur un au-delà de la justice ou de la Loi, qui pourrait prendre la forme d'un altruisme pur ou d'un amour absolu¹², que comme exhortation plus modeste mais peut-être plus réaliste à restaurer pas à pas et concrètement un rapport à l'autre dès l'abord compromis ou promis à l'injustice — comme s'il m'était plus naturel de haïr l'autre et de m'en faire haïr que de l'aimer et de m'en faire aimer¹³.

Ainsi, pour Rabi Akiba et pour nombre de commentateurs médiévaux après lui, le commandement d'amour du prochain ne peut précisément valoir comme commandement qu'à travers une prise de distance, qui est à la fois prise en compte du sentiment et mise à distance du sentiment, lequel ne peut être ignoré, mais n'est pas forcément bon conseiller, et ne peut être en tant que tel *prescrit*. Et surtout, le commandement d'amour du prochain ne peut précisément valoir comme commandement que parce qu'il est d'abord exigence de justice¹⁴. Voilà pourquoi Rabi Akiba dit aussi : « Ta vie passe avant

10.Voir par exemple Ibn Ezra et Moïse Nahmanide sur Lévitique 19,18, et déjà *Mishnah*, 2,10 et 17.

11.Voir par exemple Joseph ben Isaac Bekhor Shor sur Lévitique 19,18.

12.Le publiciste nationaliste juif Ahad Ha-Am (1856-1927) a lui-même utilisé le récit que nous commentons dans ces pages pour opposer le sens juif de l'éthique et du droit à l'altruisme chrétien. Voir Ahad Ha-Am, « *Al sktei ha-se'ipim* », dans *Kol Kilvei Ahad Ha-Am* (Œuvres complètes), Jérusalem/Tel-Aviv, Hotsa'a Ivrit/Dfus Shem, 8^e imp., 5725 (1964-1965), p. 373.

13.Voir par exemple Nahmanide sur Lévitique 19,17-18, qui fait de l'amour du prochain l'aboutissement d'un processus de réconciliation avec l'Autre.

14.Le commandement d'amour du prochain n'implique pas un pardon indifférencié des offenses et des préjudices. La justice et la Loi ne sauraient perdre leurs droits. Voir la fin du

celle de ton prochain. » Pas de sacrifice, pas d'autosacrifice. Comptent d'abord la Loi, donc l'équité et, si l'on veut, l'éthique.

De la réconciliation

A quoi Rabi Akiba nous exhorte-t-il donc ? Quel étroit chemin trace-t-il pour nous entre l'amour et la justice, le sentiment et le droit, la justice que nous devons à notre frère et la justice que nous nous devons à nous-mêmes ?

Fais passer ta vie avant la vie de ton frère. Quand bien même tu serais toi-même la diaspora et ce frère l'État d'Israël - d'abord, sauve-toi toi-même. Parce que tu ne peux pas par tes seules forces sauver ton frère (à supposer qu'il soit dans un danger tel qu'il ait besoin de l'être).

La diaspora n'est pas et, semble-t-il, ne veut pas être un réservoir d'immigrants juifs pour Israël. Il ne lui reste, collectivement, que deux options pour manifester la loyauté sans faille qu'Israël attend d'elle. Tenter d'influer, dans un sens pro-israélien (ou plus précisément dans un sens favorable à la ligne actuelle du gouvernement israélien), sur la politique étrangère des États dont ses membres sont citoyens. Il n'est pas sûr, en France par exemple, que les leaders et intellectuels communautaires en pointe aient vraiment les moyens d'une telle action. Et lorsque c'est le cas, comme aux États-Unis, on peut se demander si une telle action ne se fera pas, en fin de parcours, au détriment de ceux qui l'auront menée ou de ceux — « les Juifs » — au nom desquels on prétendra l'avoir menée. Si les portes de l'action concrète restent fermées, subsiste alors la seconde option: tenter, par une campagne médiatique énergique, de redresser l'image d'Israël. Or rien ne démontre qu'une telle campagne ait la moindre chance d'atteindre son but.

La priorité des priorités, en diaspora, n'est sans doute pas la défense coûte que coûte d'Israël, ni même la dénonciation obsessionnelle de l'antisémitisme. Ce qui ne signifie nullement que nous devions, au contraire, verser dans quelque anti-israélisme radical ou traiter à la légère certaines dérives effectivement préoccupantes. Notre défi principal est simplement ailleurs. Il est culturel. Serons-nous, oui ou non, en mesure d'offrir aux générations montantes une culture juive diasporique riche et vivante, aussi éloignée du fondamentalisme sec et de la philosophie du repli des retours contemporains au religieux que de l'israéolophilie romantique ou du « néo-

commentaire de Nahmanide sur Lévitique 19,17-18. Voir aussi Bekhor Shor : « Si [ton prochain] t'a dérobé ou volé quelque chose qui t'appartient, tu tireras vengeance et garderas rancune et reprendras de sous sa main ce qui est à toi. »

sionisme » en vogue dont les principales expressions sont les vacances à Eilat ou à Natania, d'une part, et le soutien exalté et sans discernement d'un pays qu'on connaît peu et d'une politique qu'on ne veut pas voir pour ce qu'elle est, d'autre part ?

Mais tâche de vivre avec ton frère et fais en sorte qu'il vive avec toi. Vis avec ton frère, dans un authentique face-à-face. Ne vis pas pour lui. Rappel éthique fondamental, qui me semble offrir une seconde et essentielle perspective à la diaspora. L'exil, le désert, expérience partagée, c'est cela. Ce n'est pas être seul, c'est être deux, deux soi-même et deux avec l'Autre. À nous, Juifs de diaspora, de vivre ainsi l'exil et le désert comme temps et comme lieu propices à l'invention d'une autre loyauté. D'une loyauté critique, de la critique et de l'autocritique comme seule vraie loyauté, fidélité, partenariat. Le cadet des deux frères n'est pas forcément celui qu'on croit. À nous, Juifs de diaspora, d'assumer pleinement, vis-à-vis d'Israël, le devoir de remontrance et de mise en garde stipulé en Lévitique 19,17 : « Reprends ton prochain. » À nous, Juifs de diaspora, d'appeler Israël lui-même à vivre ainsi son propre exil et à admettre qu'il est dans la nature et sans doute dans la grandeur du projet sioniste de demeurer inachevé. Israël, arrivé sur sa terre, est toujours au désert¹⁵. Un désert habité. Ton ennemi — le Palestinien - est ton frère. Tâche de vivre avec lui. Et qu'il vive avec toi. C'est-à-dire reconnais-le pour ce qu'il est: autant ton frère que ton ennemi, à savoir ton égal. Et là, pour le coup, c'est comme si les leçons divergentes de Ben Petora et de Rabi Akiba se trouvaient réconciliées. Comme si, pour se sauver soi-même, comme le demande d'abord Rabi Akiba, il n'était d'autre moyen que de partager l'outré, comme le préconise Ben Petora. Car je crois bien qu'il y a assez d'eau pour vous sauver tous les deux. Mais une seule outre - et cette fois, une outre à boire ensemble... Là, c'est le partage qui est l'impératif éthique - et vital - absolu. Parce que l'éthique n'a qu'une fin, qu'une justification : la vie. Or cette fois, ou vous vivrez tous les deux, ou vous mourrez ensemble.

De l'« amour d'Israël »

Je sais que beaucoup de mes contemporains juifs de diaspora nourrissent deux peurs jumelles : peur pour les Juifs, à cause de l'antisémitisme, peur pour l'État d'Israël, à cause du conflit au Proche-Orient. Moi aussi, j'ai peur. Mais pour le judaïsme. C'est bien au judaïsme que Yohanan ben Zakkai songeait déjà lorsque, si nous en

15. Sur celle dialectique, dans l'histoire et l'imaginaire juifs, de l'exil et du retour, de la dispersion et du rassemblement, de la nostalgie du désert et de la fascination de la terre, voir entre autres Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, *Israël, la terre et le sacré*, 2^e éd., Paris, Flammarion, 2001.

croions la légende, il quitta Jérusalem assiégée, à la veille de la catastrophe de 70 et négocia avec Vespasien une seule chose : la ville de Yavné, pour aller y enseigner à ses élèves, y fonder une maison de prière et y accomplir les commandements...

Si nous sauvons les Juifs et l'Etat des Juifs sans sauver le judaïsme — et le judaïsme est mortel — alors, qu'aurons-nous sauvé ? Que ferons-nous de Juifs déculturés ou de Juifs « orthodoxes » ? Que ferons-nous d'un État non éthique, que l'existence d'un terrorisme palestinien ne saurait certes dispenser de toute autocritique ? D'un État violent auquel, en fin de parcours, de plus en plus de Juifs auront de plus en plus de mal à s'identifier ? Que ferons-nous d'un judaïsme « religieux » qui à la fois trahit une inquiétante insensibilité à la douleur de l'Autre, en l'occurrence de l'Autre palestinien¹⁶, et se montre capable de justifier par l'enseignement même de Rabi Akiba les souffrances infligées par Israël aux populations civiles palestiniennes — comme si le souci légitime que j'ai de ma survie justifiait l'absolu mépris de la vie et de la dignité de l'Autre¹⁷ ?

Peut-être ne nous reste-t-il, justement, à sauver - et pour nous sauver - que le judaïsme comme culture. Il est très largement à (ré)inventer. Sur ce terrain-là, la diaspora a son rôle à jouer. A-t-elle encore les moyens de le faire ? En a-t-elle la volonté ?

On se souvient avec quelle dureté Gershom Scholem, réagissant à son livre sur le procès Eichmann paru en 1963, a reproché à Hannah Arendt une espèce d'« insensibilité », un défaut *d'Herzenstakt* (« tact du cœur »), un manque *d'ahavat Yisrael* (« amour d'Israël¹⁸ »). Quoiqu'il juge ce concept « suffisamment concret », Scholem admet lui-même qu'il est « difficile à définir ». Personnellement, je n'ai rien à lui opposer, si ce n'est, justement, que je me méfie un peu du « sentiment », surtout en un temps où l'on revendique avec un peu trop de facilité quelque chose comme un droit à la haine¹⁹. Il me semble en fait qu'en nous abandonnant au sentiment, nous nous abandonnons nous-mêmes. Nous ne pourrions, nous Juifs de diaspora, indéfiniment pallier notre perte de substance propre par un excès de sentiment — excès d'amour pour un État que nous façonnons à l'image de nos

16. Selon une enquête publiée par *Haaretz* le 7 juin 2004, 62 % des ultra-orthodoxes (*haredim*), 57 % des orthodoxes (ou religieux, *datiim*) et 44 % des traditionalistes (*masortiim*) contre seulement 29 % des laïcs (*hiloniim*) ne ressentaient pas de sympathie pour les Palestiniens dont les maisons avaient été détruites.

17. Un groupe de rabbins israéliens a récemment lancé un appel justifiant, dans la lutte contre le terrorisme palestinien, le recours à la force en toutes circonstances, y compris lorsqu'il implique de porter atteinte à la vie de civils innocents. Outre le mot de R. Akiba, il exploite un autre adage talmudique : « Celui qui vient te tuer, tue-le d'abord » (*Talmud de Babylone, Sanhedrin 72a*). Voir *Haaretz*, 8 septembre 2004 et *Libération*, 9 septembre 2004.

18. Voir la lettre de Gershom Scholem à Hannah Arendt et la réponse de cette dernière dans Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, éd. établie sous la direction de P. Bouretz, Paris, Gallimard, 2002, p. 1342-1348 et 1353-1358. Pour les passages cités, voir p. 1344.

19. Voir par exemple l'article de Patrick Declerck publié dans *Le Monde* du 12 août 2004.

rêves et dont la réalité nous échappe, excès de peur pour un État fort capable de se défendre et face à un antisémitisme qui n'est peut-être pas le plus grand des dangers qui nous menacent. *L'ahavat Yisrael* n'est pas seulement l'amour des Juifs. Et certainement pas, tout à l'opposé d'un juste respect, l'idolâtrie d'un Etat. C'est peut-être là ce que nous enseignent l'expérience de l'exil, l'expérience du désert.

On ne traverse pas le désert sans veiller à se prémunir contre la soif. On ne part pas sans eau, sans outre, sans compagnon. Quelle eau, dans quelles outres, et pour abreuver qui ? Il est peut-être temps de se poser la question.

Jean-Christophe Attias